

Zeitschrift: L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 1 (1876)
Heft: 2

Artikel: Etude sur la Bruyère
Autor: Favre, B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549656>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉTUDE SUR LA BRUYÈRE

Une foule de manuels ont reproduit la biographie de la Bruyère et les mérites de son œuvre ; nous ne les résumerons point ; ce que nous voulons faire ici, c'est dégager le caractère de l'auteur, d'après les données de la tradition ou d'après ses œuvres ; c'est analyser ses sentiments, ses opinions au point de vue de la politique et de la religion, et deviner s'il s'est élevé au-dessus de son temps par l'étendue de ses connaissances ou par la liberté et l'indépendance de ses jugements.

En appréciant la forme de son œuvre, nous voulons enfin lui donner, parmi les écrivains de son époque, la place que méritent ses observations et le tour original qu'il a donné à sa pensée.

Voici ce que nous trouvons dans une lettre de Boileau à Racine :

« Maximilien (la Bruyère) m'est venu voir à Auteuil et
» m'a lu quelque chose de son Théophraste. C'est un fort
» honnête homme et à qui il ne manquerait rien si la nature
» l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. Du reste,
» il a de l'esprit, du savoir et du mérite. »

L'abbé d'Olivet, dans son histoire de l'Académie, en trace le portrait suivant fait sur des traditions :

« On me l'a dépeint comme un philosophe qui ne songeait
» qu'à vivre tranquillement avec des amis et des livres,
» faisant un bon choix des uns et des autres ; ne cherchant
» ni ne fuyant le plaisir, toujours disposé à une joie modeste
» et ingénieux à la faire naître, poli dans ses manières et sage

» dans ses discours, craignant toutes sortes d'ambitions,
» même celle de montrer de l'esprit. »

Voilà deux jugements bien favorables à notre auteur et émanant tous deux d'écrivains souvent peu disposés à la bienveillance et qui ne perdaient aucune occasion d'exercer leur malignité ; selon eux, la Bruyère est un homme bienveillant, studieux, aimant la tranquillité et dépourvu d'ambition ; c'est un honnête homme dans l'acception la plus large du mot, et cette opinion nous est confirmée à chaque page de son livre. Voulez-vous une preuve de son obligeance, de sa servabilité, ouvrez les *Caracières* au chapitre VI, où il esquisse son portrait :

« O homme important et chargé d'affaires qui, à votre tour, avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour... Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant ; parlez jusqu'à moi, sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. »

Voulez-vous des preuves de sa modestie, voyez sa préface :

« Ce ne sont point des maximes que j'ai voulu écrire : elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai pas assez d'autorité, ni assez de génie pour faire le législateur... Ceux qui font des maximes veulent être crus : je consens, au contraire, que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux. »

Ce passage nous fait songer à ce que dit Voltaire, dans son Dictionnaire philosophique :

« Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de 3 choses : du titre, de l'épître dédicatoire et de la préface. »

Plus loin, il raille les préfaces pompeuses qu'il compare aux boniments des paillasses de la foire.

La modestie de la Bruyère avait prévu la critique de

Voltaire et cette modestie ne se dément pas au début de l'ouvrage :

« Il faut, dit-il, chercher seulement à parler juste sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments, c'est une trop grande entreprise. »

C'est vraiment l'écrivain,

Qui, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

Cette simplicité, cette bonhomie, s'allient chez lui à un grand respect de son lecteur :

« Celui qui n'a égard, en écrivant, qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits. Il faut toujours tendre à la perfection ; et alors, cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre. »

Comme Montaigne, il ne se pique pas d'être bien neuf :

« Horace et Despréaux l'ont dit avant vous. — Je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ? »

C'est ce que Molière répondait en quelques mots à ses détracteurs : Je prends mon bien où je le trouve.

On a accusé la Bruyère d'avoir eu en vue, dans ses *Caractères*, une foule de personnes de son temps et de les avoir livrées à la risée publique sous de transparents pseudonymes. Ce reproche tombe devant la sévérité de ses aveux et le choix de son épigraphe, tirée d'une lettre d'Erasme :

« *Admonere voluimus, non mordere; prodesse, non loedere.* »

« Je crois devoir protester, a-t-il dit dans sa préface, contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure, contre les froids plaisants et les lecteurs mal intentionnés. »

Molière aussi s'était défendu contre ceux qui lavaient accusé de faire des portraits. Parlant au nom de l'auteur, l'un des personnages de l'*Impromptu de Versailles* dit que : si quelque chose était capable de dégoûter Molière de faire

des comédies, c'étaient les ressemblances qu'on voulait y trouver.

L'auteur comique, le moraliste observateur regardent autour d'eux pour peindre leurs personnages ou leurs caractères ; il ne s'en suit pas de là qu'ils ont retracé avec intention de méchantes personnalités.

Castigat ridendo mores est une devise bien connue et la Bruyère l'a appliquée comme Molière, comme bien d'autres : « Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, » l'en tirer avec grâce, et d'une manière qui plaise et ins- » truise. » (Chapitre I.)

Horace avait déjà exprimé la même pensée :

Ridiculum acri.

Fortius ac melius magnas plerumque secat res. (Sat. 1-10.)

La malignité de la Bruyère, s'il a de la malignité, deviendra de l'indépendance de caractère, lorsqu'après avoir fait une description finement railleuse de Versailles, il ajoutera que pour les courtisans voir le roi et en être vu est une béatitude comparable à celle des saints appelés à contempler la face et la gloire de Dieu.

L'indépendance de caractère provient toujours d'un certain désintéressement ; on ne le vit jamais solliciter auprès des grands, ni faire antichambre chez un ministre :

« Contentons-nous, dit-il, de peu et de moins encore, s'il est possible ; sachons perdre dans l'occasion : la recette est infaillible et je consens à l'éprouver. J'évite par là d'apprivoiser un Suisse ou de flétrir un commis. » (Chapitre IX. Des grands.)

La Harpe a voulu voir dans un passage du chapitre XII (Des jugements) « qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimés... » un âpre désir de gain. Il y a certainement dans la boutade de la Bruyère une étrange amertume ; mais l'anecdote suivante racontée à Berlin par Maupertuis nous fait supposer que notre écrivain ne plaiddait pas *pro domo sua*, mais avait en vue quelque auteur de mérite du temps tombé, malgré ses

talents, dans un état voisin de l'indigence. Voici le récit de l'ami et de l'hôte de Frédéric II :

« M. de la Bruyère venait presque journellement s'asseoir » chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletait les » nouveautés et s'amusait avec un enfant bien gentil, fille » du libraire, qu'il avait pris en amitié. Un jour il tira un » manuscrit de sa poche et dit à Michallet : Voulez-vous » imprimer ceci ? (c'était le volume des Caractères). Je ne » sais si vous y trouverez votre compte ; mais en cas de » succès, le produit sera pour ma petite amie. Le libraire » entreprit l'édition. A peine l'eut-il mise en vente qu'elle » fut enlevée, et qu'il fut obligé de réimprimer plusieurs » fois ce livre qui lui valut 2 ou 300,000 francs. Telle fut la » dot imprévue de sa fille qui fit, dans la suite, le mariage » le plus avantageux. »

La Bruyère d'ailleurs était riche des émoluments de la place de trésorier à la généralité de Caen qu'il avait achetée, des mille écus de pension du duc de Bourbon son élève ; et le passage que la Harpe incrimine fut ajouté seulement à la cinquième édition, alors que le livre avait déjà passé par des milliers de mains : le succès de son ouvrage, sa position brillante, l'anecdote que nous venons de citer, combattent, il nous semble, victorieusement l'aigre sentence de La Harpe.

Notre moraliste a-t-il manqué de cette sensibilité qui a sa source dans le cœur ? J'ouvre encore son livre et j'y trouve cette réflexion inspirée, sans doute, par l'affluence des spectateurs qui avaient assisté au supplice de la Brinvilliers (1676) :

« L'on court les malheureux pour les envisager : l'on se » range en haie ou l'on se place aux fenêtres pour observer » les traits et la contenance d'un homme qui est condamné » et qui sait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine » curiosité ! Si les hommes étaient sages, la place publique » serait abandonnée et il serait établi qu'il y aurait de l'igno- » minie seulement à voir de tels spectacles. »

Quelle âme dans les lignes suivantes où il peint les ri-

gueurs du fisc et la misère des paysans d'alors ; on y sent palpiter, sous un accent plus contenu, le cœur charitable d'un Fénélon :

« Il faut des saisies de terre et des enlèvements de meubles, des prisons et des supplices, je l'avoue ; mais justice, lois et besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes. (Chap. XI. De l'homme.)

» L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et, en effet, ce sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Quelles descriptions pourraient égaler de pareils traits ? L'imagination en est saisie et le cœur navré ! Cette protestation d'un philanthrope resta hélas ! sans écho, comme la « dîme royale » de Vauban, comme le projet de Boisguilbert, comme les éloquentes mémoires de l'archevêque de Cambrai adressés au duc de Bourgogne, dans les tristes années de 1708, 1709 et 1710.

C'est qu'il fallait qu'à force de misère pour le peuple, d'abus de la part des fonctionnaires, d'insolence et de dureté de la part des grands, le vase débordât, afin qu'il sortit de son écume une existence avouable et possible pour cette classe intéressante et malheureuse que la Bruyère vient de nous peindre vivant comme des loups, dans des tanières, d'un peu de pain noir et de misérables racines arrachées à la terre qu'ils arrosaient de leurs sueurs pour payer le luxe et les festins princiers de ceux qui se disaient leurs maîtres et qui, trop souvent, hélas ! se conduisaient en bourreaux !

Nous ne pouvons résister au désir de citer encore une

preuve de l'humanité de la Bruyère ; c'est son ironique et éloquent plaidoyer contre la guerre. Après avoir parlé des perfectionnements introduits dans l'art de tuer en règle et suivant les usages établis, il dit :

« Mais, comme vous devenez, d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couches, l'enfant et la nourrice ; et c'est encore là où git la gloire, elle aime le *remue-ménage* et elle est personne d'un grand fracas.

» Vous avez d'ailleurs des armes défensives et, dans les bonnes règles, vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est, sans mentir, une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces 4 puces célèbres que montrait autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une fiole où il avait trouvé le secret de les faire vivre : il leur avait mis à chaque une salade en tête, leur avait passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse ; rien ne leur manquait et, en cet équipage, elles allaient par sauts et par bonds dans leur bouteille. »

Ainsi, la Bruyère a su réunir la modestie à la servabilité, la bienveillance à la sensibilité du cœur, le désintéressement à l'indépendance du caractère ; n'avions-nous pas raison de dire qu'il a été un parfait honnête homme ?

Mais on n'est pas impunément de son temps, et la Bruyère obéit, lui aussi, à cette influence des milieux qui est la loi naturelle de tous les êtres et nous pouvons dire hardiment que les erreurs sont moins le fruit des aberrations de son esprit que celui des idées et des croyances de son temps.

Lui reprocherons-nous, comme Bonaventure d'Argonne, d'avoir fait étalage de noblesse ancienne, en parlant d'un de

ses aïeux, Geoffroy de la Bruyère, qui avait été tué au siège de Ptolemaïs en 1192 ?

Cette prétention nobiliaire doit être considérée comme une agréable plaisanterie, venant de celui qui a dit :

« Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. »

Peu versé dans les sciences, la Bruyère professe la croyance au mouvement du soleil autour de la terre, croyance combattue avant lui par Copernic et Galilée ; n'oublions pas seulement que Descartes, le père de la philosophie spéculative en France, et qui précède notre auteur de quelques années, n'osa jamais enseigner publiquement un système qui contredisait les assertions de la Bible.

Fervent catholique et ayant hérité de son aïeul le ligueur d'un peu de ce fanatisme ardent du temps de Henri III, il ne manque pas une occasion de prôner la révocation de l'édit de Nantes et, sous ce rapport, il est moins large que Racine, qui ne craignit pas de blâmer, dans Esther, cet acte aussi barbare qu'impolitique. Cependant, dans *Onuphre*, (chap. XIII. De la mode) il nous trace du faux dévot un portrait digne de la plume de Molière et qui est suivi d'une esquisse de la vraie dévotion, satire sanglante de cette hypocrisie ambitieuse, si générale alors à la cour.

Un critique contemporain (Saint-Beuve) a dit :

« Un livre composé sous Louis XIV ne serait pas complet, et j'ajouterais ne serait pas assuré contre le tonnerre s'il n'y avait pas au milieu une image du roi. »

Pas plus que Boileau, que Racine et tant d'autres, la Bruyère n'a échappé à la contagion ; il paie son tribut d'éloges au roi Soleil. Un grave reproche que l'on peut faire à la littérature si correcte, si brillante et si majestueuse du XVII^e siècle, c'est d'avoir, par ses louanges, exalté outremesure l'orgueil et la vanité du prince qui régnait alors.

On détournait les regards de la misère intérieure pour ne voir que l'éclat de la cour, le résultat trop vanté des premières victoires, la suprématie passagère que la France

s'était acquise dans les conseils de l'Europe et les flatteries pleuvaient sur la tête du monarque qui ne croyait plus à l'impossible ; aussi, lorsque tout croulait autour de lui, rêvait-il encore la domination universelle. Cette soif de dominer, son unique et consolante passion, l'amena à vouloir régenter l'Europe et tyranniser les volontés et les consciences de ses sujets ; de là, au dehors, les jalousies, les coalitions, les désastres des dernières années ; au dedans, la réaction violente de l'âge suivant.

Comment la Bruyère, avec son esprit si sain et si sagace, n'a-t-il pas prévu les conséquences de la politique insensée et tyrannique du roi ?

Pourquoi ne s'est-il pas écrié avec Fénélon ?

« Pour moi, si je prenais la liberté de juger de l'état de la France par les meneurs de gouvernement que je vois sur cette frontière, je conclurais qu'on ne vit plus que par miracles, que c'est une vieille machine délabrée qui va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné, et qui achèvera de se briser au premier choc. »

La Bruyère nous expliquera lui-même le silence qu'il a gardé sur la politique. Au chapitre 1^{er} (des Ouvrages de l'esprit) il dit :

« Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire : les grands sujets lui sont défendus ; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

Le journalisme était d'ailleurs dans l'enfance et l'on ignorait généralement ce qui se passait dans les hautes sphères gouvernementales.

Nous avons fait ressortir les qualités morales, les fautes comme les erreurs de la Bruyère, nous allons maintenant dire quelques mots de son œuvre et de sa manière de procéder.

La Bruyère est un auteur qui écrit par plaisir, avec humour, que le cœur fait parler et qui tire de lui-même tout ce qu'il livre au public. Profond et minutieux observateur, il

n'est pas ce qu'on pourrait appeler un philosophe parce qu'il n'entre pas résolument dans la région souterraine des principes.

Il croit que *tout est dit, et que l'on vient trop tard depuis plus de 7000 ans qu'il y a des hommes et qui pensent*. Il rend au public ce que celui-ci lui a prêté : styliste plutôt que penseur véritable, il n'invente rien et ne reproduit que le résultat de ses observations, passées au creuset de l'esprit le plus sain. Aussi a-t-on eu raison de dire qu'il nous en apprend plus sur les mœurs, les idées, les modes et les usages de son temps que bien des volumes d'histoire ou de mémoires.

On a dit souvent que tout individu qui apprenait à lire était un lecteur de plus pour Molière ; il en serait ainsi de notre auteur si le titre qu'il a donné à son ouvrage n'effrayait pas un peu les gens frivoles. Il a du reste, comme Molière, le grand mérite d'avoir peint, sous l'homme du 17^e siècle, l'homme de tous les temps ; et, à part quelques discordances inhérentes à l'époque, ses portraits ressembleront toujours. On ne se lasse pas de lire et d'admirer ses *Caractères*, véritable lanterne magique, où viennent se refléter, sous des couleurs brillantes et admirablement nuancées, des centaines d'originaux.

C'est Démophon, le nouvelliste Tant-pis, et Basilide, le nouvelliste Tant mieux ; Gnathon, le gourmand vorace qui engloutit tout et Cliton le gourmet qui fait de la digestion une véritable science ; Giton le riche, Thédon le pauvre, le ministre plénipotentiaire, etc., etc.

Tous ces portraits, se suivant avec variété, sans transition, sans plan régulier, marchant quelquefois deux à deux, comme s'ils voulaient se compléter par le contraste, se lisent sans fatigue parce qu'ils sont d'un détail accompli, d'un fini achevé.

Que dire de son style après ce qui en a été dit ?

Pur, élégant, vigoureux et parfaitement original par la structure de la phrase et le choix des mots, il sera toujours pour les jeunes gens disposés à l'enflure et pour tout le monde, en général, une source sérieuse d'étude et un beau

modèle. Visant peut-être légèrement à l'effet, il ne va jamais jusqu'à l'affectation, antipathique à cet esprit simple et précis qui nous a laissé un si charmant portrait d'Acis, le parleur alambiqué.

Par la nouveauté des tours, les effets quelquefois cherchés, ce style nous ferait assez volontiers ranger La Bruyère parmi les auteurs de transition, parmi ceux qui, au commencement du 18^e siècle, ont allié la correction et la pureté de la grande époque à la nouveauté des formes de la période suivante. C'est un des meilleurs écrivains de son temps, et son livre sera immortel comme tout ce qui charme et instruit, comme tout ce qui fait penser et rend meilleur,

B. FAVRE.